

## **LEYENDA**

**Juan José Burzi**



*Juan José Burzi est né en 1976 à Lanus, dans la province de Buenos Aires. Il est l'auteur des recueils de contes Un dios demasiado pequeño (2009), Sueños del hombre elefante (2012) et Los deseantes (2015). Légende est un récit pour enfants, jusque là inédit. Juan José Burzi est également professeur d'anglais, traducteur et directeur de la revue Los Asesinos Tímidos.*

L'histoire que je vais vous raconter est une légende qui, depuis des années, transcende les générations. Personne ne peut déterminer avec précision son lieu ni son origine. Nous savons tous que les légendes, si elles sont loin de la vérité, ont parfois des racines réelles. La plupart du temps, ce sont des exagérations à partir d'un fait réel, qui prétendent donner du sens à des choses inexplicables.

La légende en question parle d'un match de football.

En 1930, un an avant la professionnalisation du football, on raconte qu'il existait à Buenos Aires deux équipes issues du même quartier. Jusque là, la légende ne raconte rien d'extraordinaire : une infinité de quartiers possèdent deux, voire même trois équipes.

Ces deux-là étaient rivales ; l'histoire dit que lorsque la première jouait tranquillement sur la place principale du quartier, les joueurs de la seconde apparaissaient pour réclamer le terrain. Les différends se réduisaient sans cesse aux mêmes thèmes : le terrain, l'équipe officielle du quartier ou les couleurs du maillot (les deux équipes arboraient une tenue vert et rouge).

Les disputes continuèrent jusqu'au jour où un accord fut trouvé : ils disputeraient un match et le perdant s'en irait du quartier. Tout le monde approuva ; après tout, River Plate et Boca Juniors en avaient fait de même, quelques années auparavant.

Ce qui est sûr, c'est que le match débuta dans l'après-midi du 10 mai. Au bout d'une demi-heure de jeu, un orage commença à s'abattre sur le terrain ; le score était de zéro à zéro et la décision fut prise de remettre la partie au lendemain.

Le 11 mai il ne plut pas, mais au bout d'une heure et demie d'efforts derrière le ballon, les deux équipes étaient encore à égalité.

Le jeu reprit le 12 mai et aucun but ne fut marqué. Étrangement, aucune des deux formations, par fierté ou par peur, ne souhaita se départager aux tirs au but. La décision fut prise de rejouer jusqu'à ce qu'un but soit inscrit, même si cela devait prendre des jours.

Pourquoi ce refus des penaltys ? Parce que personne, il me semble, ne voulait dire qu'il avait gagné au moyen d'une épreuve constamment liée à la chance et au hasard. Ils voulaient tirer au clair qui était le meilleur dans le jeu et pas à l'épreuve des tirs au but. C'était du pur orgueil. En outre, ils savaient que beaucoup de choses pouvaient se passer au cours de cette séance et que les nerfs vous jouaient parfois de bien vilains tours. Ça, c'était de la crainte.

Le match se jouait quotidiennement, sauf les jours de pluie et fériés, quand certains rendaient visite à un parent éloigné ou quand l'équipe ne parvenait pas à réunir son onze titulaire au complet, quelle que soit la raison. La rencontre reprenait dès que possible. De temps à autre, elle était interrompue d'une semaine et parfois, on jouait du lundi au dimanche.

Le but ne vint jamais. Certains parlèrent de malédiction, d'autres invoquèrent le hasard ou un manque de chance. Ce qui est sûr, c'est que le match suivait son cours.

La fréquence à laquelle on jouait s'était considérablement étirée. Certains s'inscrivirent à l'université, d'autres se marièrent ou abandonnèrent le quartier. Le but, quant à lui, se faisait toujours attendre.

Le jour vint où l'un des joueurs, marié et père de famille, se rendit compte qu'il était trop âgé pour continuer la partie. Il laissa place à son fils.

La voie était ouverte et d'autres l'imitèrent, puisque tous avaient grandi et vieillissaient en même temps. Peu de temps après, le match, qui demeurait sur un score nul et vierge, était joué par les fils des titulaires originels.

Les années passèrent sans le moindre but inscrit et les fils de la première génération, eux aussi mariés et pères de famille, cédèrent leur place à de nouveaux joueurs.

En fin de compte, la légende raconte que cette interminable rencontre en est à sa cinquième ou sixième génération et que le but n'a toujours pas été marqué.

Certains disent qu'au fil des décennies, la rivalité entre les deux équipes a laissé place à de l'amitié et que si personne ne souhaite inscrire le but tant désiré, c'est pour ne pas vexer son adversaire.

D'autres affirment que l'antagonisme est plus fort que jamais et que pour cette raison, à travers les décennies, aucun des joueurs n'a envisagé d'abandonner ; le match pourrait encore s'étendre sur soixante-dix ans et personne ne déclarerait forfait, comme s'il s'agissait d'une finale de coupe du monde.

Qui sait, peut-être qu'en ce moment même, alors que je vous raconte cette histoire, assis sur la petite place du Cabezuelo, le match suit son cours ; peut-être que le but vient d'être marqué, déterminant enfin un gagnant et un perdant.

Quoi qu'il en soit, un coup de sifflet a été donné le 10 mai 1930. Sans doute résonnera-t-il à l'infini.

**Traduction : Renaud Bouc.**